LES AMOURS

DE COLAS.

COMÉDIE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

EN VERS POITEVINS,

RÉIMPRIMÉE A 55 EXEMPLAIRES.



PARIS.
TÉCHENER, Place du Louvre, 12.
1845.



Les Amours

DE COLAS.

LES AMOURS

DE COLAS,

COMÉDIE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

EN VERS POITEVINS,

RÉIMPRIMÉE A 55 EXEMPLAIRES.

N.° 39

PARIS.
TÉCHENER, Place du Louvre, 12.
1843.

AVANT-PROPOS.



L'ÉTUDE des patois, de ces dialectes si curieux et si long-temps victimes d'un injuste dédain, reprend depuis quelques années, une faveur marquée ; plusieurs écrivains célèbres en ont donné le signal.

Il devient donc de plus en plus nécessaire d'arracher de l'oubli quelques-uns de ces anciens écrits devenus aujourd'hui d'une extrême rareté et que, même avec beaucoup d'argent, il est impossible de se procurer. Nous avons déjà donné quelques réimpressions de ce genre (1).

---

(1) Notices et extraits de quelques ouvrages en patois du Midi.

La Bernada Buiandiri, comédie lyonaise, 1658.

Aujourd'hui nous mettons sous presse une comédie poitevine, *Les Amours de Colas*.

Une édition de Loudun, G. CHACHERAU, 1691, est portée au Catalogue Méon ; nous ne l'avons jamais rencontrée.

Une autre édition de Loudun, A BILLAUT, 1732, est indiquée, en fort peu de mots, dans la *Bibliothèque du Théâtre français* (1756, III, 176) ; des recherches minutieuses ne nous en ont fait connaître que deux exemplaires, y compris celui de la bibliothèque publique de Poitiers, tous deux en assez mauvais état.

Les Catalogues les plus riches en ouvrages patois ceux de MM. Nodier, Chateaugiron, W. et A. A. Debure, Lamberty, etc., ne nous ont révélé l'existence d'aucun exemplaire des *Amours de Colas ;* M. Brunet mentionne cette comédie dans l'immense et savant travail qu'il vient de mettre au jour (*Manuel du Libraire*, 1842, Sylvestre, I, 90) sans en indiquer aucune adjudication.

Nous espérons donc que les bibliophiles, les *patoisophiles,* accueilleront avec quelque bienveillance la réimpression que nous nous faisons un plaisir de leur soumettre et que, prudemment, nous limitons à un nombre fort restreint.

Le nom de Saint-Long que prend l'auteur de cette comédie n'est qu'un pseudonyme ; on attribua dans le temps cette pièce à un M. Montault, d'une famille du pays.

Reste à dire ce qu'étaient *Messieurs les Œconomes de la Tour-Volu*, auxquels s'adresse la dédicace.

La Tour-Volu ou Voulue était une grosse tour ronde, située à l'extrémité de la rue du même nom à Loudun ; elle appartenait au faubourg de la porte de Mirebeau ; elle était engagée dans le rempart de la ville ; là logeaient jadis des beautés de mœurs plus que relâchées. La Tour-Volu était tout simplement un de ces lieux que fréquentait Régnier, une de ces maisons où Lovelace conduit Clarisse ; rien de plus et rien de moins.

MM. les Œconomes sont les mauvais sujets, les ivrognes qui hantaient ce séjour ; il y a de l'ironie à les qualifier de *connaisseux au beau langage*.

Nous avons la charité de prévenir les archéologues et les voyageurs que cet asile des amours faciles n'existe

plus depuis maintes et maintes années ; il n'en reste aucune trace.

Nous avons suivi fidèlement le texte de l'édition de 1732, ne nous écartant que dans un petit nombre d'endroits évidemment corrompus.

Quelques expressions embarrassantes ont été éclairées dans de courtes notes qu'il eût été facile de multiplier, mais nous tenions à ne donner qu'une mince brochure.

C'est pour nous un devoir de restituer à M. Pressac, conservateur de la bibliothèque de Poitiers et à M. Arnault Poirier de Loudun, le mérite de ce que renferme d'intéressant le travail que nous mettons au jour ; nous ne saurions trop rendre justice au zèle empressé et au savoir de ces bibliophiles distingués.

Nous ne donnons pas les *Amours de Colas* comme un chef-d'œuvre littéraire, il s'en faut, mais nous croyons qu'ils ne sont pas sans quelque intérêt pour la connaissance, à la fin du dix-septième siècle, des mœurs, des habitudes des pays qu'arrose la Vienne.

Un travail philologique et bibliographique que nous avions préparé sur le dialecte poitevin trouvera place ailleurs ; nous indiquerons seulement aux curieux :

Comme monuments de cet idiome :

1.° *La gente poitevinerie ouecque le precez de Ierguet et de san vesin, et chansons jeouses compousie in bea poitevin*, Pœters, 1620 ; sans date ; 1646, 1660 (45 francs, *mar. rouge*, vente St-Morys, n.° 1004, en 1840), 1671, etc.

2.° *La Moirie de Sen Moixent, ensemble la Mizaille à Tauni* (par Jean Drouhet), *Poictiers*, 1661–62 (voir la *Biogr. Univ.*, XII, 35 ; les *Nouvelles Recherches* de M. Brunet, II, 444 et Dreux du Radier, *Bibl. histor. du Poitou*, IV, 54). La *Mizaille* est une pièce dramatique bourrée de controverse théologique ; le chevalier de Mouhy, dans son *Histoire des Théâtres*, avance qu'elle est en provençal.

3.° *Églogues poitevines sur différentes matières de controverse*, Niort 1701, in-12, 9 feuillets et 99 p. Voir Dreux du Radier, IV, 311–319 ; l'auteur était curé à St-Maixent ; il annonce avoir entrepris une traduction de Virgile ; nous ne croyons pas qu'elle ait vu le jour.

Comme ouvrages à consulter pour la question grammaticale :

1.° Un Mémoire de la Révellière Lepaux sur le patois poitevin, avec un Vocabulaire de 387 mots

dans les *Mémoires de l'Académie celtique*, T. III, 270–299, 370-398.

2.° Des recherches sur ce même dialecte dans le T. I.er des *Mémoires de la Société des Antiquaires*.

3.° Ajoutons que dans l'ouvrage du docteur Schnakenburg (*Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France*, Berlin, 1840, in-8°), l'on trouve, p. 232–236, quelques fragments en vers tirés de la *Gente poitevinerie* et des écrits de J. Drouhet.



A MESSIEVX

LES ŒCONOMES

DE LA TOUR-VOLU.



J'etaye ben en poüene, MESSIEVX, et qu'em dy l'autre, j'etaye entre deux celles le cu à terre quand j'ay étey au bot d'icalle petite piece de quiatre, car ardé j'avaye bo cherché par tot, j'ay torney, j'ay virey, j'ay fretey par tot, j'ay roüllev de tot lée coutez, je criaye qu'em in aveugle qui a perdu son baton, je m'apouë et sus qui, apres avooye jettey les œuyes su tot ce qu'ou-ßia de milleur, ma fooye j'ay dit à to par mooy, cée suu Messieux de la Tour-volu qu'ou faut s'apoué : O ben don s'éet à vou aussit à qui j'ay ben volu adressé icalle petite Coumedie si je lavé pour agriable; car je sé ben oul' y à long-tems que jeté lée milleurs disoux de tote la Ville de Loudun; et que dans le Quartier de la Tour-volu a étey torjouë la veritable Accademie dée bons mots; et cée chée vou qu'on peut péché to lée milleurs termes d'icalle belle langue Loudounoise, apres vou ma fooye ou faut tire l'échale, cée pourquay quand j'ay jettey lée œuyes suu vou j'ay dit,

me vela pargut béen, j'ay trouvay la feve au Gâteau; je ten le Lou par la couë, je ne pé pas chaye que dessuu mes piez demaizey, vegue qui pliante sont dée choux, nou vela ben à chevau : Mais petêtre que queuque raagnoux me dira pourquay entrepren tu de vouloy faire dée chouse don tu ne saraye en venir à bot; car tu te veux meslé d'adresse ine chouse à dée gens qui en sçavent puu que tay, be! Potence cée pelamors de sa, ly répondrege, et pour quay itou que tu te mesle d'en volooy jazé, taise-tay, taise-tay, va te caché, tu n'y enten ren nompuu qua ramé dée choux. Je m'adresse à Messieux de la Tour volu à cause que ie sé qui connaitront ben si ce que j'ay fait ée ben ou mau, et ie lée recherche comme lée Maitre Connoisseux du beau langage Loudunoye, étou pas vray salau qu'ou faut torjouë s'adressé à puu savant que say pour apprendre queuque chouse, si je mallaye adressé à in beste qui n'en saret paa puu que mooy quée tou que je gangneraye? ren du tot; Cée don pourquay ou faut que je m'adresse à vous, Messieux, pour ve prié de regardé à tot ce que je ve présente, es si ou ly a queuque chouse qui n'aille paa ben à vetre fantaysie, radoubé zou soffe pliaist, car ardé en boune-da j'ay tote la même inclination que lée Messieux de l'Accademie Françoise, qui n'ont poings de puu grande envie que de vooye le langage de France dans sa puu belle perfection, et mooy de même ou m'enneuye et ou me tarde que je ne vooye deja icalle belle langue Loudunoise dans sa puu belle robe. Et comme

on n'y a que vou à qui ou l'apparten de la rendre avant quou set guere la puu iolie de totes lée Langues du monde, ardé je ve prie ben fort si avé queuque petite considérance pour mooy de velooy ou recevooy d'aussi bon cœur comme je ve zou donne, et de metre la maing à la paate de pouë que tot icoux bon mets ne s'oblient, car ardé ou ly va de vetre ouneur de ne laissé paa chaye à terre icou beau langage faire zou don sosse pliat et crayé que ie seray torjouë comme auparavant.

MESSIEVX,

Votre affectionney serviteur,

SAINT LONG.



LES AMOURS

DE COLAS.

COMÉDIE LOVDVNOISE

EN BEAU LANGAGE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

COLAS, JEAN.

COLAS.

Oulée vray sans menti je sey ben tourmentey,
Ven ça men amy Jean tou ege poings contey,
Je n'ay poings de repouë du depée les mouëtives
Je sey to malautru, et mes jambes chetives
Ont prou poüene à porté mon corps demy rompu,
Je sey si maigre à la ! que i'en sey tot poüintu.

JEAN.

Quas-tu don qui te fait icale maigre mine,
Et Potence, penday, tu as la malangine, (1)

---

(1) Tu as la malangine, tu es ensorcelé, tu as le mauvais esprit. *Malum ingenium.*

Maigre qu'em in haran, tu ne voye que trinant,
T'o rede qu'em in pau (1), tu chė dessus les dans,
Tu resemble pu touë à in grand Etomie (2),
Qu'a ine Ome de chaire, ėtou poings queuque Amie,
Qui nara pas velu écouté tée propouë,
Tu rogis ô jou san icou mot ta fait pouë.

COLAS.

Ha! si tu savaye Jean, qu'alle ėe ma maladie;
Tu ne ten moqueraye pas.

JEAN.

Faut don que tu mou die
Pėe après jou sarey; as tu la pire (3) en torsse,
Le gezie de coutey ou ben la malbósse (4).

COLAS.

Ha tu ry de mon mau et je n'en pė pas rire.

JEAN.

Qui ta don fait cou mau ne veux tu paa mou dire.

COLAS.

O si fait jou veux je ne te cache ren,
De tot ça que ie sė et parguiė tou sė ben,

---

(1) Pieu, piquet; pau désigne principalement en Poitou ces pieux en bois fichés dans les charrettes pour retenir le foin ou la paille.

(2) Momie.

(3) Foie.

(4) Maladie épidémique, appelée ainsi des bosses ou bubons qui en fesaient le caractère; la peste, nommée en languedocien, *Malo-bosso.*

Tu èe tro men amy, oben don ça joux veux;
Tu saras men enfant que sey amoureux,
Icou gaieble (1) d'Amour me groüille dans la teste,
Si fort qui ma rendu quasi quem ine beste,
Je ne say où j'en sey, je sey tot morfondu,
Je ney puu de santey j'ay quasi tot perdu,
J'etaye auparavant trojouë gras quem en Moüene,
Icou guieble d'Amour m'a tant bailley de poüene,
Que je sey tot reveux, y me rend tot mausade.

JEAN.

Oulée vray tu fooye pouë te vela to malade;
Mais je ne crayaye pas que ce fut de l'amour,
Dépesche vitement taille zou au pu cour,
Qui ta bailley si fort d'y-mooy don par la veuë.

COLAS.

Ha! Jean, men amy Jean, cou souveny me tuë,
J'etaye à moüetivé don coutey de Queursay,
Quand je vy arrivé in Pouesant de Beausay,
Qui menet avec ly ine jene Bergere,
Ben jolie à mon grey et boune menagère,
Je moüitivion treto dan in chams de frement,
A lienet (2) et j'alaye torjouë à to moment
La roüilié (3) so le née, je la trouvy jolie
Tot à fait et parguié veux-tu que je tou die,

---

(1) Diable : Prononcez la première syllabe du mot *Guiable* comme le *gi* italien, sans faire sentir à peine l'*u*. La prononciation italienne doit être suivie aussi pour les mots *Aguien, Parguié,* etc., qui se trouvent dans la suite de cette pièce.

(2) Regarder sous les yeux, impudemment, avec désir.

(3) Glanait.

Dame icou mau d'amour me hapit au colet,
Je ne sçay paa quement, je tou dit franc et net.

JEAN.

O! je n'araye pas cru que tu fusse amoureux,
Que vooye-tu deveny, te vela mal-heureux.

COLAS.

Ou lée ben vray pourtant, cré zou ou nou cré pas,
Ou lée fait et parguié je ne m'en repen pas,
Je fu ma fooy aga (1) ben lontems avecquelle,
Et tant puu j'y étaye puu je la trouvaye belle :
Mais qui pis ée encore cée que la plieuye nous pring,
Et j'alime à labry dans la grange alle y vings,
J'étion too deux assis sus dée gerbes de seylle,
Je ly fesaye l'amour, he! guieu set à merveille,
Je riime bocot et jarion ben puu ry,
Mais son Pere venans to le ry fut finy,
A riet contre mooy, hon! qu'alle étet jolie,
To chequin la rouillet, et y prenet envie,
Quand son Pere venit mooy je ne sonnaye (2) mot.
Je ly serry la maing et dy aguieu Margot,
Du depée icou jour je ne ley poing reveuë,
Je ne sé parguié pas ce qu'alle ée devenuë,
J'en sey ben prou fachey, je l'ay chetchée partot,
Et pas in na velu jamais men souné mot,

---

(1) Ce mot qui se trouve dans *Borel, Ménage, Roquefort,* etc., et le Vocabulaire du Berry, a été employé par plusieurs auteurs, jusque dans le 17.me siècle, avec la signification de *regardez, voyez, admirez.* Nous rejettons avec le P. Labbe, l'étymologie grecque de cette interjection.

(2) Je ne disais. Cette expression est usitée en gascon dans le même sens et dans celui d'*appeler.* On dit *sonne lou,* appelle-le.

Ha ! quand ou m'en souven, morguiė couletet drole,
Quand j'ėtaye accotey (1) tot dessu senopole,
Je m'aprochaye ben pres de pouë dêtre entendu,
Je u'ėtaye poings aga parguiė tro morfondu,
Je ly disaye to bas saccoutant (2) à l'oraille.
Parlé va don (3) Margot dessuu icalle paille,
Que je venon d'abas (4) de liė to contant,
Ny frionge pas ben in beau petit enfant.

JEAN.

Et que dit alle à sa et que repondit alle ?

COLAS.

A riet et disoit fi don et cou lėe sale,
Faut ou parlė ensin (5) aux filles de ma sorte,
O si jou avooye fait j'aymeraye meux être morte,
Allė pa la sanguiė boune pou le menage,
Et je la vedraye ben l'avooye eu mariage.

JEAN.

O tu as de l'esprit puu que je ne pensaye,
Quėe t'alle don dy mooy ?

COLAS.

La fille au grand Françaye.
Lan dit qu'il a du ben, il ėe bon Laboureux,
De sa fille ma fooye je sey tot amoureux,

---

(1) Appuyé.
(2) *S'accouter* ou *s'accouder*, se laisser porter sur les coudes.
(3) Va donc. Expression d'énergie.
(4) De là-bas.
(5) Ainsi, de la sorte.

Je ne m'en pè taizè et j'en ay si grand jooye,
Qu'aparavant la neut ou fau que je la vooye,
Le connaye tu pas ben y demeure à Ranton.
Naguiare y demeuret tot aupres de Morton,
Allèe de bounimeur, allèe prou boune fille,
Je counay sèe parans et tote sa famille,
Morguiè si je crayaye tot contant (1) mon courage,
Je l'iraye demandè chez lev en mariage;
J'iraye ben en parlè à son Pere et à sa Mere,
Si j'ousaye et parguiè je ne mettraye paa guiere,
Mais dètre refusey j'ay puu pouë que du Lou.

JEAN.

Pousse torjouë aga ma fooye, etu èe ben fou,
Qui t'en pet empeschè, quay (2) èe t'alle si chere,
Qu'on ne poura l'avooye du giron de sa Mêre,
Si j'ètaye que de tay j'iraye, et pourquay non,
As tu pouë de queuqu'un, et quay te batra-t'on.

COLAS.

Ha! cèe que l'an ma dit que son Pere è tin drolle,
Qui ne baillera paa si viste sa parolle.

JEAN.

Ha! va va ne crain ren.

COLAS.

Morguienne taa raison.
Je m'en vooye to contant te dret à sa maison,
Et je ly demandray si veut qu'à set ma femme,
Margot ou vedra prou j'en jure suu men ame,
Je m'y en vooye allè, quitte à n'arapè ren.

---

(1) A cette heure, à l'instant.
(2) Quoi!

JEAN.

Parguienne taa raison, va-zy tu feras ben,
Ne t'amuse paa, mez mooy je m'en vooye chez nou,
Dedans netre Jardin pour y pliantė dėe choux.

SCENE II.

PERRINE, GRAND FRANÇAYE, MARGOT.

PERRINE.

Qu'a-tu don grand Françaye, qu'a-tu don men amy,
Te vela to poussy, tu ėe tot eudormy,
Et d'où ven tu enfin, ta chausse ėe deçirėe,
Ton chapeau ėe moüilley, ta robe ėe devirėe,
Que te vela goüenoux? (1).

GRAND FRANÇAYE.

Aga ne me dit mot;
Je sey tot-enneuyey, j'ay casey mon sabot,
J'ay pensė me cassė le nėe contre ine pierre,
J'ay bailley ben serrey du moufle contre terre,
Me vela tot moüilley, tot rede quem in pau,
Je sey chut tot à pliat de dessuu in tirau (2),
J'ay eu anet (3) sou mooy tote la plieuye entiere,
La raye du cu me sert apresent de goutiere,

(1) Plein de boue, sale, en désordre. A. P.

(2) Autrement *turau.* En latin du moyen-âge *torallus, torallum, turella.* Elévation de terre, tertre. Voyez Ducange et don Carpentier : *Glossar. mediæ et inf. lat.*

(3) Aujourd'hui. On dit aussi *anuit, aneut*; en languedocien *aneit, anech.* Expression qui nous est restée de l'ancien usage des Gaulois qui comptaient le temps par les nuits.

Le mot Espagnol *anoche* qui est le même que *anuit,* a conservé sa première signification. Il veut dire *hier au soir,* à *la nuit.*

Je n'ay peu labouré men Ereau (1) ée cassey,
Je sey chut en venant en icou grand foussey,
Quée tot pres de chez nou, mée mulles m'ont fait chaye.

PERRINE.

Mange ine aillée (2) aga mon pouvre grand Françaye,
Tu te remettras tot, et si tu me veux crere,
Tu ne te mettras pongs, pongs du tot en colere,
Aga que faire à ça, ou faut faire du feu,
Faut mangé in ché day (3) et fricassé in œu,
Quitte ton cazaquin (4), fay siché ta chemise.
Ta chemisolle (5) étot où ée t'ou que tu laa mise?

GRAND FRANÇAYE.

Atteu don in petit quand je seray siché,
Tu feraa tot apres, pren torjoux cou pichey (6),
Et t'en va au cellié tiré de la boüesson,
Où ée tou don qu'ée Margot, et où ée netre garçon?

---

(1) Araire.

(2) Frottée d'ail.

(3) Tête d'ail. A. P.

(4) Ce mot qui désigne spécialement un vêtement particulier aux femmes, et que tout le monde connaît sous ce nom, s'appliquait aussi en Loudunois, comme on le voit par ce passage, à la veste sans basques, ou au moins très-raccourcies, que portent encore les paysans et gens du peuple en Poitou.

(5) La chemisolle est, suivant les lieux, le gilet qu'on porte sous la veste, ou la veste elle-même.

(6) Pot à bec, en terre ordinairement, servant à tirer le vin et à boire, tout à la fois. Le même mot, avec la même signification, se trouve dans presque tous les dialectes de la France, et jusque dans le bas-breton où on l'écrit *picher :* preuve irréfragable de son origine gauloise.

PERRINE.

Y sont allez too deux pour gardé nou zouailles,
He nou sé tu paa ben?

GRAND FRANÇAYE.

Sont too dée ren qui vailles,
Y musent trop long-temps, y devrint étre.... iquit.

PERRINE.

Où née pas encore neut faut attendre in petit.
Et ne sé tu pas ben que totes léé Bregeres,
Ne vennent pas si touë, y ne museront puu guiere;
Mais di-va don Françaye à propouë de Margot,
Je la velon marié, je ne ten sounaye mot,
Mais faut tout déchliairé, au lée venu n'a guiere;
In Poysant de Queursay avecque son grand Pere,
Qui tée venu cherché, il étet prou ben mis,
Il avet in rabat (1) de tayle de tamis.
Avec in manteau gris, ine belle livrée,
Et dée sabots to neux, tot à sen arrivée,
Y m'a fait in discours qui pareisset prou sage.
Epée m'a demandey Margot en mariage,
Y m'a dit tot son ben, il a ine Bourique,
Avequ'in Bauriquet, in valet qui lée pique,
Dame j'ay repondu, Françaye née pas iquit,
Il ée à labouré attendé in petit,
Ils ont dit je vendron Dimanche aprés la Messe.

---

(1) Le rabat n'est plus en usage dans le Loudunois. Cet ornement descendait du cou sur la poitrine; il faisait partie du costume de tout campagnard désireux de briller parmi les *fashionables* de l'époque. Il a été remplacé par l'un des bouts de la cravate largement écarté en tombant sur la poitrine.

GRAND FRANÇAYE.

O! notre famme, ardė javė ben de la presse.

PERRINE.

Tredame qu'aa-tu don, ho! que tée rechinoux,
He! jamais je ne vy in ome puu rognoux,
Aga, et pourquay non, fau tou paa qu'alle en taate.

GRAND FRANÇAYE.

Non, non ou ne faut, guiėble javė grand haaste
Jetė ben empressėe, ou ve tarde boocot,
Que je ne mariė dėjà vetre Margot,
Ne ve pressé paa tant, ne ve boutė en poüenes
Ou faut afendre un pooy puu de quatre s moüenes,
Eė tou qu'ou darde tant, ne saretalle attendre,
Quay? ly échape tou, qu'ou faut si viste in gendre,
Vela parguiė encore ine belle foüerouse,
Ardė don la vela qu'alle belle morvouse,
Ou faut la mariė, ô vrayment je t'en cray,
Et je me soucie ben du Galent de Queurçay,
Icou beau amoureux fera ben ma bezogne.

PERRINE.

Hė! pourquay non aga?

GRAND FRANÇAYE.

Tėtay, tėtay charogne,
Te vela ben vidėe aveque ta Margot,
Ne resonne pas tant, si je pren mon sabot,
Ma fooy j'an jure agaa je t'en cogneraye la goule,
Ogo cala salaau (1), ou fait sa groose moule,

(1) Voyez donc cette sale. *Ogo* a le même sens que *aga*.

Ou semble qu'après tot je ne seron paa Maître,
Parguié je ve jeteraye treto par la fenêtre.

PERRINE

O! ne te fache paa grand Françaye me n'amy,
Ou n'y a ren de fait, va t'en, va t'en dormy,
Pée demaing j'en parleron, tu t'en consilleras,
Je voye tiré du vin pée apres tu boüeras.

GRAND FRANÇAYE *voyant venir Margot.*

A ha! ve vela don Madame la Mariée;
Par ma fooy j'en tenon ve vela ben vidée,
Etou que j'avé pouë d'avoy fret quet yvert,
Que je velé avoy in abriay (1) de chair.
A ha ou lée bon la, icou née paa pourry,
Aga la pauvre enfant ou ly faut in mary :
Parlé, parlé va don, la chatagne vezard (2),
Qu'ou ve faut in mary pour froté vetre lard;
Dame ardé tot va ben pourveu que je danssion,
Qu'ée bot (3) aille promié poing ne nou soussion,
Ardé ma fooye ardé, vé faite trop la beste,
Le Lou ve mangera.

---

(1) Abri, couverture.

(2) *La chatagne vezard* est sans doute une expression insultante. Son origine nous est inconnue.

(3) C'est un *sabot*. On dansait alors avec cette chaussure. Le père de Margot lui reproche que pourvu que son sabot aille, qu'elle danse; elle se soucie peu du reste. Nous n'osons assurer que ce soit là le vrai sens de ce vers un peu obscur. Il pouvait signifier que Grand Françaye ne se soucie pas que sa fille mène son sabot si à bonne heure, qu'elle se marie enfin. Nous penchons pour la première explication.

PERRINE *revenant du cellier.*

Ve huché à tuë teste
Va ne finé d'après (1), qu'aveve don arriere
Et torjouë contre ley ve zeté en colere,
Laissez la va don la, que guieble ly vele ve,
Torjou, torjou après, jamais ne finire-ve,
Ordé qui vit jamais in ome qu'em vou,
Ve hoylé (2) apres ley tot de même qu'in fou,
He taiseve-va don.

GRAND FRANÇAYE.

Et je nou veux paa mooy,
Me taisé, aga don alée, drole ma fooy,
Ou lée parguié bon là, ou l'en faudret rire,
Je perdrey tot mon ben et je nouseraye ou dire.
Pa la morgienne étot ordé calle salaude,
Dame je ne veux paa ensin qu'on me ravaude,
Car ardé.....

MARGOT.

He, vrayment je cray que vo révé,
Quié qui ve sonne mot et quee tou que javé,

---

(1) *Vous ne finissiez pas d'après* (elle). Cette expression familière, pour signifier qu'on est sans cesse à tourmenter quelqu'un, à le quereller, est fort usitée en Poitou. *Q'uaveve don arriere*, qu'avez-vous donc *toujours*, *encore*, *de rechef*. Le vers suivant, *et tourjoüe contre ley ve zeté en colère*, me fait pencher pour préférer cette signification; c'est, d'ailleurs, celle que Borel donne au mot *arriere*.

(2) Vous grondez, vous criez. Dans le patois lorrain on prononce et on écrit *hoyer* ou *houyer*, verbe qui a la signification de *quereller*, *tracasser*, *gronder*.

L'an ne veza ren dit, et pourquay ve facheve,
Et pela mor de quay enfin me gormandeve.

GRAND FRANÇAYE.

Pela mor, pela mor, cée que je nou veux pas,
Alliève chié (1) ardé, vou et vetre Colas,
Et je n'en velon poings, ne m'en sonné pus mot,
N'en parlon pas maisey (2), demaing je diron tot.

---

(1) L'original porte *oyeve chlier*. Le mot *chlier* n'étant connu ni en Poitou, ni en aucune des autres provinces de France, que je sache, j'ai cru devoir rectifier le texte primitif.

(2) C'est le vieux mot français *meshuy*, aujourd'hui, tantôt, désormais.





ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.



COLAS, MARGOT.

COLAS.

Et à vous don Margot, et queman ve porteve,
Avec vetre penié dite mooy yoù allève,
Et d'où venève enfin, he! que jeté gentille.

MARGOT.

Je reven de chez nou je m'en voye à la ville,
Je porte au Marchey vendre ine dozaine d'œux.

COLAS.

Je m'y envoye aussi, allon zy don too deux.

MARGOT.

Allon zy jou veux prou; mais qu'y allé-ve faire?

COLAS.

J'y voye cherché in say (1) don j'avon ben affaire.

MARGOT.

Et mooy j'y voye cherchè pu testre à m'acuilly.

---

(1) Un *seau.*

COLAS.

Et quay vedriève ve zeu allė servy?
Où faut ve mariė ben pu-touë qu'autre chouse,
Ordė n'ėe-t'ou pas tant, vecy veny la Rouse,
Ou faut allė dancė so vetre grand Umeau,
Ou faut y frelinguė (1) avec in chalumeau,
Ha! morguienne Margot, et que j'ėtė jolie,
Je ne pė m'en taizė faut torjouë que jou die,
Je meritriė ben d'avoy in serviteur.

MARGOT.

Je ve moquė Colas.....

COLAS.

Jou dy de tot mon cœur,
Et parguiė je vedraye en estre ben capable,
Jou seray tot constant, j'ėtė tant agriable,
Ardė tenė Margot, je ve zou dy tot net,
Et pė la mor de vou j'engageraye mon Bounet,
Je ve z'eme morguiė puu que l'an ne pė dire.

MARGOT.

Han! Colas men amy cėe que je velė rire.

COLAS.

O nou fait par ma fooy, quand j'en jure, Margot.

MARGOT.

En boune-da (2) pourtant je nou crė poings du tot.

---

(1) Ou fringuer, sauter en dansant.

(2) Notre respect pour le texte original nous a empêché de changer *boune-da* en *boune-fa* (bonne-foi) qui conviendrait mieux au sens du vers. On trouvera plus loin cependant cette exclamation avec sa véritable signification, de *Bonne-Dame*.

COLAS.

Os lée pourtant ben vraye, et si je nou crayè
Ja me feraye ben touë tot à fait enragè,
Car ardè crayè man je ne sey poings in tritre,
Je sey Garçon d'ouneur, je nè sey poings belitre,
Et je ne vedraye pas ve z'avoy dit cou mot,
Si ou n'etet pas vraye, oyève ben Margot,
Je ne sey poings manteux nan puu que sac à guieble,
Je ne me mocque poings, je n'ay poings de rizaible.

MARGOT.

Boune figne pourtant je nou pè pas ben crere.

COLAS.

Et pourquay non, Margot, j'ally pourtant n'a guiere,
Ve demandè chez vou pour mooy en mariage,
Ha! morguienne, Margot, je ferion bon menage,
Si j'ètion mariè too-deux ensemblement;
Ardè, Margot, ardè faison zou vitement;
Han! si ve zou saviè, et comben ou lée beau,
Je serion puu hureux que le poüesson dans l'eau,
Ardè je prendrion ine boune bourdrie,
A netre aise serion pour tote netre vie.

MARGOT.

Ou ne ten paa en mooy, jou vedraye prou ma figue,
Mais mon Pere torjou contre mooy richigne,
Opiniatre torjou enfin quem ine mule.

COLAS.

Quement don vetre Pere, ètou qu'il y recule.

MARGOT.

O qu'oüy! et jamais n'en veut ooy parlè.

COLAS.

Ho ! morguienne ou lée fait, Margot si j'ou velé,
N'importe qui lou vel ou qui nou vele pas,
Pée que j'ou velė ben allon tot d'icou pas,
A la ville tot dret cherché ine livrée,
Je veux ve-z'ageté ine bague dorée,
Que je veux ve baillé en nom de mariage,
Bouté (1) la vetre maing je feron bon menage,
N'ayė poing pouë Margot de to couu ravaudeux.
J'aron ben netre fait et je nou moqueron deux,
Disent ça qui vedront, y vont torjou grondans,
Mais je nou mariron maugré eux et leux dans,
Que je riron Margot, han ! que je seron aize,

Il luy frape dans la main avec la siene, et l'embrasse en luy disant,

Bouté la vetre maing Margot, que je ve baise.

MARGOT *le repoussant luy dit.*

Arreste-ve Colas, laissé-mooy en repouë,
Etou donsa la fin de to vou beaux propouë,
Dame aussit ardé je nou pren paa en ririe,
Duré don, duré don je m'avé to foupie (2).

COLAS.

Han ! morguienne, Margot, j'été tant ben jolie,
Baisé-mooy don in petit, *il l'embrasse encore, et la prend par le col pour la baiser.*

MARGOT *le repoussant.*

Ordé don la folie,
O dame ardé Colas, j'ou diray à ma Mere,
Si je ne ve taisé.

---

(1) Mettez.
(2) Finissez-donc.... Vous m'avez toute chiffonnée.

COLAS.

O j'été en colere,
Et pourquay disé mou, quée mau veze-je fait,
J'en seraye suu ma fooy ben fachey tot à fait,
De ve-z'avooy fait mau j'aymeraye meux être mor,
Je ve demande escuse, ou lée vray et j'ay tor.

MARGOT.

Ardé ine autre fooy, Colas, sayé puu sage.

COLAS.

Ben jou seray Margot, n'en parlon d'avantage.

SCENE II.

GRAND FRANÇAYE, RAGOT.

GRAND FRANÇAYE.

Je te venaye cherché, Ragot.

RAGOT.

Et pourquay faire.

GRAND FRANÇAYE.

C'ètet pour te parlé d'ine petite affaire,
Et pour te demandé queuque petit consay;
Aga, ou lee venu in Garçon de Queursay,
Demandé si je veux marié netre Fille,
Que m'en consille-tu.

RAGOT.

Ma fooye je tou consille,
Et pourquay non aga, n'ée-t'alle paa prou grande,
Doune-la au pu-touë, epée qu'on la demande,
Aga défay t'en-va, le pu touë et millieur:
Mais grand Françaye dy mooy quée t'ycou serviteur.

GRAND FRANÇAYE.

Cée t'in noumey Colas le fils du grand Robin,
Qui épousit aussit la fille à Jean Guerin,
Cée ly qui amasset icou grond lieu de dîme,
Tot oprés de de Queorsay quand too deux j'y allîme,
T'en souven-tu paa ben quand tu vins quanté mooy (1).

RAGOT.

Ho ho, ou m'en souven ; ou lée ben vray ma fooy,
O ! je le counaye prou, cée ma fooy in brave Ome,
Il ée boun'ouvrié ou jv veux qu'on massome,
Aga don grand Françayo vela ben ten'affaire,
Donné-ly ta Margot épée laisse lée faire?
Tu feras ben ma fooy il ée bon menagé.

GRAND FRANÇAYE.

Je ne veux pas pourtant si avant m'engagé,
Je veux savoy son ben, a t'il pas queuque chouse.

RAGOT.

O qu'ouy il en a, le Munié de Barouse,
Eé son Cousin germaing, ils ont du ben to-deux.
Il a deux Mules à ly aveque deux bons Beux,
Aga tien grand Françaye, ma fooy je tou consille,
Et sans tant lanterné baille ly va ta fille.

GRAND FRANÇAYE.

O ben don j'ou veux prou, qui vegne demaisey (2),
J'en parleron to deux, ou sera prou aisey,
Pée après je voüeron ce que j'aron à faire.

RAGOT.

O ben fay don Françaye, tu ne pé pas meux faire.

---

(1) *Avec* moi.

(2) Bientôt (après, aujourd'hui). C'est-à-dire, demain, plus tard.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JEAN, COLAS, MARTIN.

JEAN.

Et ben Colas quée t'ou, os tu fait t'en'affaire,

COLAS.

O qu'oüy, ou lée fait je ne m'en pé pas taire,
Ha! quant ou m'an souven, morguiene ou me fait rire,
J'en sey si aise aga, que je nou pé pas dire,
Dy don Jean, ho morguié! va j'ay ben prou preschey,
Je rencontry Margot, j'étaye ben empeschey.

JEAN.

Où la rencontry-tu.

COLAS.

Alle allet à la Ville,
Ho! je ny vy jamais ine puu jolie fille,
Je ne tou cele point aga Jean, par ma fooy,
Tu n'en voyras jamais in pu aise que mooy,
Tian si tu avaye veu quem je nou parlion,
O! dame ou l'étet beau, tot de même j'allion,
Dame je la baizy tot fin dret sus la jouë,
All'eut bo en rougy, et me faire la mouë,
Je ne pu m'arrêté, j'étaye si ben en trin,
J'étaye émencipé tot ansin qu'in Lutin.

JEAN.

Guieble te vela ben, tée ma fooy ben hureux,
Aga don par ma fooy, t'en ée tot lorieux,
Tée tot évestoüy (1) quem lée malle-boces,
Quand tu seras marié èben ironge aux noces.

COLAS.

Dame oüy da j'yron.

JEAN.

Quée tou que je mangeron.

COLAS.

J'y mangeron de la souppe et de sa que j'aron,
Ho! morguienne va Jean, j'y feron boune chere,
Je veux faire parguié la noce tote entiere,
Je riron ben aga didon, Jean men amy,
Ne faut poing faire ensin lée chouses à demy,
Je veux morguienne aga que je facion la vie,
Jaron promierement ine poule roustie,
Epée enprés j'aron deux ou traye bounes Gogues (2),
Tot chaquin s'en soulera parguié comme dée Dogues,

---

(1) *Tée tot évestoüey quem lée malle-boces*, siguifie, selon moi, tu es tout remuant comme les malles-boces, c'est-à-dire, comme ceux qui ont la maladie de la Malle-bosse. Ce mot de *Mal-bosse* a déjà été employée p. 2, vers 11. Encore que Ménage, Roquefort et l'abbé de Sauvage *(Dict. Languedocien)*, l'aient expliqué de cette manière je n'oserais assurer que c'est là sa véritable signification dans les deux passages de notre pièce.

(2) Ce sont des espèces de gros boudins composés de sang de mouton, ou de bœuf, d'œufs, de lard, d'herbes et d'épices. Le tout mis dans des boyaux de bœuf ou dans des panses de mouton. La manière de faire les gogues varie, au reste, suivant la contrée. En Vendée on appelle de ce nom du sang, quel qu'il soit, mêlé avec de la farine et cuit à la poële.

Pée aprés ine Grellié, ine piatée de tripe,
Je veux que de tot sa chaquin lée day se fripe,
Réjoüy-tay va Jean, j'allon ben treto rire,
J'aron in Aloyau et ine boune Pire.
Qu'aronge pé après, je turon in Pourcieau,
J'en prendron to lée piez, et j'aron le Braudieau (1),
En aronge ben prou, ho, jamais ne voye!
J'avon encore chez nou une boune grouse Oye,
Je la mettron au four avec in bon Patey,
Don pas in de chez nou n'a poings jamais tâtey.
J'aron dée feves aussit, j'aron étot dée paye,
Et de netre Pourceau lée boudins et le faye,
De boune soupe au choux tot in grand plain gedau (2),
Quand j'aron to mangey je ne seron paa mau,
Si je velon j'aron in bon morcau de lar,
Et du vin j'en avon in bon busar (3),
Je danseron, je riron pour puu de cinq deniez,
J'ay fait mettre déja dée tache (4) à mée soûliez.

JEAN.

Tot ça née pas mauvais, mais dy va don Colas?
Autre chouse ou ly a et je ny songeaye pas.

COLAS.

Quée tou don qu'ou ly-a.

---

(1) Estomac, panse du cochon.

(2) *Jadau, jadiau,* vase en bois, rond et profond, qui sert à mettre la pâte avant de l'enfourner et à puiser le vin dans la cuve où il tombe du pressoir.

(3) Vaisseau à vin, sorte de barrique grosse et courte.

(4) Clous courts et à double tête dont les paysans font garnir leurs souliers.

JEAN.

Dame èe autre chouse,
Regarde ben Colas, si ta vache èe foüerouse,
Depèe naguere en ça l'an m'a dit qu'in dodin (1),
Qui demeure y qui près, qui s'apelle Martin,
A velu enchery to dessus ton marchey,
Et te vedret copé l'herbe desso le piey;
Quay ou souffriras-tu? si c'étet mooy morguienne,
A icou ladre ver je douraye prou de poüene,
Et je ly feraye voye, si se prenet à mooy,
Que j'ai autant que ly dans le chemin du Rooy,
T'en fera ben pourtant tot ce que tu vedras,
Mais si j'etaye de tay je n'ou souffriraye pas.

COLAS.

Qui mooy j'ou souffriraye, tu te moque de mooy,
Et pour qui me pren tu, ou lèe bon la ma fooy,
Tu ne me counaye paa, morguiè je sey in drole,
Qu'ou ne faut paa traye fooy mordre dessus l'èpole,
Sans me faire virè d'in ou d'autre coutey,
Et je prend trop à cœur ce que tu m'as contey.
Je m'envoye tot contant dret chez ly m'en allè,
Mais le vessi qui ven je ly allon parlè,

Martin entre, et Colas s'adressant à luy, luy dit,

Parlè-va don Martin.

MARTIN.

Qu'èe t'on qu'ou ly a qu'avève,
Que me velève don et que me demandeve.

---

(1) Indolent, négligent, qui cherche ses aises, se traite délicatement. On dit se dodiner, se dodeliner. Le dodin dont il est question était sans doute quelque freluquet villageois.

COLAS.

Morguiene l'an ma dit que je velië Margot,
La fille au grand Françaye.

MARTIN.

Ou lée ben vray étot,
Qu'ée mau y a t'ou là, et qu'en velève dire,

COLAS.

Que j'en veux dire? ardé on ne faut poing tan rire,
J'en veux dire ça mooy et je n'ou enten paa,
Car Margot ée t'a mooy.

MARTIN.

All'ée t'a tay Colas,
Tu te moque de mooy et qui te la baillée.

COLAS.

De quay te mêle-tu pouvre poule moüillée.

MARTIN.

Je me mêle de ça, tu fooye ben l'entendu.

COLAS.

Tu le fooye ben éto, aga don cou tondu,
Te vela ben videy, ogo don la fresaye (1),
Cée pour ton née ma fooye, la fille au grand Françaye,

MARTIN.

Oüy da cée pour mon née pu touë que pour le ten.

---

(1) Voyez donc l'*orfraie* (oiseau de nuit et de mauvaise augure). *Te vela ben videy* est une expression insultante.

COLAS.

Ha ! vrayment je t'en craye va tu n'araperas reu.

MARTIN.

Ho t'en atraperas prou dée quecas (1) à la lune.

COLAS.

In petit puu que tay.

MARTIN.

Pousse don ta fortune.

COLAS.

Morguié je la pousserey maugré tay et tée dans,
De quay te mêle tu, dy va don Mongealans (2),
Tée in biau Marmouset, et parquié je t'en cray,
Et tu aras Margot, ho vraiment cée pour tay !
Ou te la faut baillé ma fooy icalle fille,
A tay qui vaut cinq sou qu'em in manche d'étrille,
Cée ben pour tay ma fooy que lée Moüenes fournayent (3),
Sée Parans seraient foux si y te la dounayent,
Tu t'en ven dire iquit que tu aras Margot,
Te vela ben torney, d'ine tripe de fagot,
Si j'avaye ine Serpe ou ben in bon Goüet (4),
Je vedraye fagoté in ome in pooy meux fait,
Vela in beau matin pour torné qüatre broches.

---

(1) sont des noix. Mais ce terme Poitevin s'applique plus particulièrement à celles qui sont vertes.

(2) Nonchalant

(3) Enfournent, font du pain.

(4) Instrument qui sert à la fois de couteau et de marteau et qu'on emploie à extraire le noyau de la noix. On appelle aussi *goüet* un petit couteau sans ressort, et camus, qu'on pend au côté des enfants.

MARTIN.

Poings tant d'injure aga, et poings tant de reproches,
A la fin je sey las de t'entendre jazé,
Et tu ferayé ben meux de te taizé,
Ne m'échaufe paa tant je t'en prie les orailles,
Laisse mooy en repouë va gardé tée zouailles,
Car aga.....

COLAS.

Et ben don qu'ée tou que tu feras.

MARTIN.

J'ou voyron, j'ou voyron, parguié tu mou poüeras.

COLAS.

Qu'ée tou que je poyrey dy-va don chifredy,
O! tas beau cu charuau (1), et tu pondras Mardy,
Vrament je te crain ben tèe ine belle bête,
Et tée morguienne in sot pelamor de ta tête,
Pour qui me prend tu don pour queuque sot bâquié,
Ha vrament taa raison, tée in beau lanternié,
On te crain ben ma fooy, et tu me fooy grand pouë,
Que me feras-tu dy.

MARTIN.

Je te feray la mouë.

COLAS.

Cée ma fooy ben aga to ça que tu pè faire,
Mèle tay va pu touë de faire ten affaire.

---

(1) Nous n'avons pu découvrir le sens de ce mot.

MARTIN.

Et je m'en mêle aussit.

COLAS.

Et t'en as ben menty.

MARTIN.

Et t'en n as menty tay.

COLAS.

Ogo chapon routy,
Tée in bel Ome aga, va, va, va, va potence,
Va t'en va à Chinon retiré ta Santance,
Ogo don cou salaü, ogo cou grand penday,
As-tu ben veu aga cou trouvey so la nay (1),
Y veut avooy Margot, ha taras dée lanlere?
Va va, la demandé va, pour vooye à son Pere,
Y te la doura va, ogo cou chachioux,
Ogo cou nèe pourry, ogo don cou tignoux,
Parguié ve vela ben, ou ve z'en fau baillé,
De petits contiaux pliats pou que ve tée pergié,
Attendé in petit je ve feron la noce,
Du chat au bra d'Ignau (2), et du chian qu'à la bosse,
O j'ay ben pouë de vou, j'ay si pouë que j'en tremble.

MARTIN.

Eè tou don pela mor que j'été deux ensemble,
Que tu fooye dy Colas ensin de l'entendu,
Je tou gardé va va, n'y a ren de perdu.

---

(1) La signification de *nay* nous est inconnu.

(2) De plus habiles que nous sauront peut-être, ce que c'es que la noce du chat au bras d'Ignace, etc.

Luy montrant le poing.

Et morguié si j'étion too deux je sé ben you,
Tay ou mooy je voirion qui ser maître chez nou,
Et je te feraye vooye si je sey in coquin,
Je te jetteraye aga, morguié dans le Paaquin (1);
J'ou dy encore in cop, tu t'en repentiras,
Sy je t'atrape aga, ma fooy tu m'ou poyras.

COLAS.

Voyons don de nou deux qui a mangey a poulle,
Je t'ou poyrey de vray, cougnounne (2) don la goulle.

Il le frape d'un coup de poing.

Et quiau (3) vela pour tay, vela pour quemencé.

MARTIN *luy rend.*

Vela pour tay étot, et cée pour t'agassé.

---

(1) Le Paaquin était un cloaque, un réceptacle des eaux de la ville de Loudun. Ce lieu infect, qui occupait la petite place près de la porte de ce nom, a été comblé à l'époque de la révolution de 1789.

(2) Je ne connais pas d'explication satisfaisante de ce mot. On se sert bien en Poitou du verbe *cogner* pour *frapper.* Mais si on fait venir *cognounne* de cogner, *cognounne don la goulle* se traduirait par *frappe donc la goulle.* Ce qui ne présenterait point un sens en rapport avec le reste de la phrase. Le substantif *cogne,* signifiant *coin, angle,* existe bien, il est vrai. En aurait-on fait le verbe *cognonner,* ou *cognounner,* pour dire faire un coin..... Mettre en coin ? Je n'ose l'assurer. Dans ce cas, l'expression *cognounne...* voudrait dire : fais donc la goule de travers, tourne-la donc en coin. Je penche vers cette explication.

(3) Tiens.

COLAS.

Sy j'empogne morguiė ine bonne houssine,
De six mayes où in an, je t'en fesseraye l'èchine,
Si serrey que parguiė tu ne t'en moqueras pas.

MARTIN.

Fesse don, tu nouseraye, je t'en deffie Colas.

COLAS.

Ne me deffie pas tant, parguiė si je t'empogne,
Et morguiė cėe trop fait, ou faut que je te cogne,

Il le prend au colet.

MARTIN *le prend aussi.*

Cėe don pour to de bon, t'en veux don arachė,
Quian, quian vela pourtay, et pour meux te fachė.

Il luy donne des coups de poing en se deffendant.

COLAS.

Morguiė cė t'a quet cop, tu ne ten moqueras pas,
Et quian mon grouë goret, morguiė te vela bas,

MARTIN *tombe à terre.*

Tu m'as fait la jambette.

COLAS.

O parguiė cėe tot in,
Je te ten ben so mooy mon grouë ladre Martin.
Y ėe tu, y ėe tu, ou faut que je me vange
Que je te foulle aux piez qu'em de la vendange.

JEAN.

Laisse-le don Colas.

COLAS.

O faut que je l'étrangle,
Ou qui cède Margot, j'ai ine boune sangle,
Je m'en voye ly passé tot à l'entour du cou.

JEAN.

Et que fooye-tu Colas, par ma fooy tu ée fou,
De quay t'avise-tu, tu rêve par me n'ame,
Et tu l'étrangleras, te moque-tu?

COLAS.

O dame,
Cée que je ly coupperaye ben viste le queneau (1),
Et sans tant chipoté aveque mon couteau,
Ho je te t'en ben oüy! tu me cedras la fille;
Ou ben tu t'en niras avec ine bequille;
Car je te vooye cassé ine jambe ou in bra,
Me la lairas-tu don? pa la morguienne aga.

MARTIN.

Laisse-moy don allé, tu m'as crevey la teste.

COLAS.

Ho morguiene ne fré-ja! tu fooye la boune beste.
Mais je te tendrey ben, me lairas-tu Margot

MARTIN.

Oüy, laisse mooy allé, va je te lairey tot,
Je ne m'en soussie pas, pren-la quand tu vedras,
Qu'en feray-je aussi-ben mon Pere n'ou veut pas.

---

(1) Dans le Loudunois *queneau* est un *enfant*. Mais ici, il a une autre signification qu'on comprendra sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer.

COLAS.

Taa ben fait, car aga je t'eusse écarboüilley (1),
De même qu'in luma qui serey so mon piey.

JEAN.

Et ben quay ée t'ou fait tote vetre quierelle,
Finira t'alle don.

COLAS.

Tu me la baille belle,
Nenny, nenny aga, car je veux que Martin,
Me quitte tot à fait Margot, et dé matin,
Je la veux allé vooye et ly conté l'affaire,
Et tay Monsieu Martin tu n'y a puu que faire,
Allée don be-n'a mooy! tu n'y preten puu ren,
Car aga autrement jet te rosseraye ben;
Dy-va don heye (2), Monsiu, y a-tu queuque chouse.

MARTIN *tout bas.*

J'y prètendraye ben preu, mais morguiene je nouse,

COLAS.

Que marmotte-tu là dy don entre les dens.

MARTIN.

Je ne marmote ren.

JEAN.

Éntron va la dedens,
Dan n'icou Cabaret, ven ten, ven ten Colas,
D'être iquit si long-temps morguiene je sey las,
Tu aras ta Margot, ne te mets pas en poüene.

---

(1) Écrasé.

(2) Interjection: hé! on se sert du cri *heye* pour arrêter les chiens qui à la chasse prennent le change.

COLAS.

O qu'oüy je l'arey, ou ben par la morguiene,
Si je ne l'avooie paa, je voirion don ben rire.

JEAN.

Si je l'aron ô lo ! mais ne faut pas ou dire,
Que t'as battu Martin, allon boire chopine,
Veux-te venis Martin.

MARTIN

In oüy j'ay ben la mine.

JEAN.

Ou ne t'en coutera qu'ine pinte de vin,
Ven, ven, ne sonne mot, tu ée ben fou Martin.

MARTIN.

Vrayment j'avė raison, ou seret belle Istoüere,
Apres m'avooy batu je ve poüerey a boüere.

JEAN.

O ben ven si tu veux, alloune-zau Colas.
Pour tay Martin, aga va-t'en ou tu vedras.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.



MARTIN *seul.*

Vrament, ma fooy saimon (1), ou lèe parguiè bon là,
Poyez-leux va du vin à cée boo Messieux-là,
Aprés qui m'ont battu, ho vrament je t'en geole,
Si je vezan poyaye ou seret parguiè drole,
Je seraye in grand fou et ine grousse beste,
Cou ladre de Colas m'a to crevey la teste,
He! tu n'as qua guieté, je te poyrey du lard.
Quand la pinte de vin ne vaudret qu'in liard.
Je ne ten poyraye pas tant seulement chopine,
Y m'a morguiè cassey te rateau de l'èchine,
Parsenguienne ou lée vray je sey ben mal-heureux,
Et pourquay guieble aussit m'allè rendre amoureux,
Je sey ben avancey, j'ay ben prings de la poüene,
Je me sey amusey puu de quinze semoüene,
Qu'ée-t'ou que j'ay gaigney ? parguiene ren du tot,
Je n'ouseraye demaisay allè cherchè Margot,
Que guieble deveny dan n'icalle avanture,
Tot mon meilleur frement ée devenu mouture,
J'ay perdu tot mon temps, j'ay perdu ben du ben,
J'ay fait de cinq francs traye, et de traye livres ren,

(1) Pléonasme qui signifie : vraiment, par ma foi. A. P.

J'étaye torjouë chez ley le Dimanche, et le Loindy,
Et pée me vela ben pliantey pour rervedy,
Me vela ben poyey j'ay perdu ma Galante,
Que faire demaisey, faut que je me contente :
Ou faut encore in cop que je l'aille cherché,
Que je ly parle étot, deu t'alle s'en faché,
J'y vooye et to contant, ou lée déja haute-heure,
Et je la trouveraye, pet'être à bat le beure,
Ou ben pet'être aussi à tiré sée zoüailles,
Je ne sey paa que cée ou soune à mée-z'orailles,
Arrive qui poura, je men vooye ly parlé,
Mais quay vecy Colas, ou m'en faut enn'allé.

SCENE II.

COLAS, JEAN.

COLAS.

Di don Jean men'amy? tu pensaye ben pet'être?
Que d'icou ladre ver je ne seraye paa maitre!
Mais n'as tu paa ben veu quem je l'ay cogney?
Y ne s'en moquera pas parguiene demaisey,
Si tu ne t'étaye poings mis entre mé nou deux?
Pour nou desseparé, j'arion joüey boo jeux!
Je ly araye bailley ben viste la poussée,
J'eusse fait chaye sou ly ine furieuse ouzée (1),
De bon cop de batons, de co de poings pa le moufle,
Je l'araye assoumey, car y née qu'in maroufle,

(1) Pluie violente, averse.

Et je l'araye cliaquey, si tu n'usse étey là,
Contre icalle muraille ensin quem'in loria (1),
Je ly araye pochey in œuy au beure ner,
Car j'ay lée poings puu durs parguienne que du fer.

JEAN.

Ha! t'a parguié ben fait, et ce née qu'ine rosse.

COLAS.

Qui ly? ou lée ben vray, car y n'a poings de force,
Je le sacqui soo mooy puu vîte que le vent,
Nous vi-tu pas ben Jean? y née qu'in innocent.

JEAN.

Ou lée ben vray étot, il a morguiene eu pouë,
Il criey traye fooy laisse mooy en répouë,
Mais dy va don Colas, vooye tu te cherché Margot,
Je t'ou consilleraye, ne musse poings du tot,
Va zy et tot content auparavant qu'alle aille,
Aux chams, pour y gardé sée Chevres et sée Zoüailles,
Car tu ne pouraye paa la trouvé chée ley,
Va-zy don si tu veux ou lée tems démaisey.

COLAS.

O! épée quand j'iraye la trouvé dans lée Brandes,
Ou ben contre Ternay auprés d'icalles Landes,
Je pouraye ben étot aga quian ly parlé,
Je ly raconteraye là to fin dret men affaire,
Qu'en dy-tu Jean, dy-mooy j'ay ben envie d'ou faire,
Je serion la to deux to seuls ou vaudret meux,
Je ly ferey ben meux vooye que je sey amoureux,

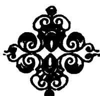
---

(1) La plupart des paysans se mouchent avec leurs doigts : ce qu'ils rejettent le long des murs est un *Loria*.

Vaut meux ly parlé seul depouë qu'on la gormande,
Epée j'yray chez ley en faire la demande,
Va too paa ben ensin.

JEAN.

Taa parguiene raison.
Va t'en la trouvé là, pu-touë qu'à sa maison,
Tu la pouras trouvé dan n'icalzes fougeres,
Ou ben dans cous Genais, ou dans calzes Brueres,
Ne t'areste paa, mais va vite tu fraa meux,
Mooy je vooy en coux prez pour y cherché mée Beux.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.



MARTIN, ROUGER.

MARTIN *seul.*

Je ne pé m'en teny faut que je my en aille,
Parguiene cée tot in, épée vaille que vaille,
C'est-a feire à party si je sey refusey,
Ou ne m'en pė paa pis arrivė demaisey,
Mais quand à me voyra morguiė, que dira t'alle,
Que j'ay grand pouë de l'ey, j'en sey deja tot palle,
Cou guieble de Colas arat ėtey chez ley,
Ly faire dėe ramants (1) de ça qui cėe passey,
Y ly ara contey tote nėtre querelle,
Je n'ouseraye demaisay jamais m'aprechė d'elle,
Que faut-t'ou faire à ça, ou faudra que de ser.
Avant qu'ou set puu neut et qu'ou face trop ner.
A men Onchle Rogė je dėchlaire la chouse,
J'yraye ben chez Margot mais morguiene je nouse,
Qu'il aille de matin la trouvė chez son Pere,
Qu'il ly parle de mooy et qu'il ne musse guiere,
Ou faut qui la demande et qui parle pour mooy,
Y fera meux ėtot, mais le vecy ma fooy :

---

(1) Du vieux verbe *ramantoir* ou *ramantevoir* : rappeler, mettre en mémoire. *Faire des ramants*, c'est faire des rapports, des contes. Ramanter signifie aussi rabâcher, gronder continuellement.

4

Appercevant son Oncle.

Y ven de labourè, faut que je ly en parle,
Qu'èe tou qui porte là, ho, y porte ine èchalle,
Cèe pour queuly nou fru.

ROUGER.

D'ou ven tu don Martin.

MARTIN.

Je reven de chez nou.

ROUGER.

Quian porte icou potin (1),
Prend aussi cou barry et icalle boutaille,
Tu nou saraye portè? tu nèe qu'in ren qui vaille.

MARTIN.

Han peste de tot ça.

ROUGER.

Qu'aa tu don rechinoux,
Qu'èe tou don qu'on t'a fait tu gremele torjoux,
L'an diret à te vooye rechignè neut et jour,
Que tu araye perdu quatorze pains au four,
He! qu'aa-tu, dy va don pour te boudè,

MARTIN.

Morguiene,
J'en ay ben du sugit, et je sey ben n'en pouene.

ROUGER.

Et pourquay y èe tu, qui ty a mis dy-mooy,
Qu'aa tu fait, qu'aa-tu dit?

---

(1) Vase en forme de pot-à-l'eau, appelé ainsi du nom de ·ièce de cuivre (potin) dont il est fait.

MARTIN.

Ho ! rin du tot ma fooy,
Cèe que depèe long-temps pelamour d'ine fille,
A qui je fooye l'amour, torjouë le cœur me grille,
Je vedraye ben la vooye, mais je ne sè quement,
My prendre pour allè ly faire in compliment,
Allé-zy va pu touë, mon bou n'oncle alle-zy,
Demaudè la pour mooy ve me ferè pliaizy,
Et tot incontinent je saron au puu cour,
Sou faut me mariè ou ben quittè l'amour.

ROUGER.

D'où èe t'alle dy mooy.

MARTIN.

Alle èe de Monforton,
A demeure iquit près dans le Bour de Ranton,
A s'apelle Margot, son Pere grand Françaye.

ROUGER.

Et que ny vooy tu don.

MARTIN.

Ho ma fooy je n'ouseraye.

ROUGER.

Qui t'en empêche aga, he que ny vooye-dy ?
Et de quay as-tu pouë.

MARTIN.

Je ne sey point hardy,
Me n'Onchle allé-zy va, ve z'ou frez meux parguiene,
Je me ferè du ben et je m'outrè de poüene.

ROUGER.

A, ben, ben ça j'yrey.

MARTIN.

Quand.

ROUGER.

Dimanche au matin.

MARTIN.

Alez-y-va puu touë men n'Onchle de matin.

ROUGER.

Et quay presse tou tant? que tu as si grand hâate,
Ha! je n'ay pas encore lée mangs hors de la pâate,
Areste in poye Martin.

MARTIN.

Dame ou presse boocot,
J'ay pouë qv'in n'autre y aille et arape Margot.

ROUGER.

J'yray don de matin, ne te mets pas en poüene,
Va baillé tot contant aux mailles de l'avoine.

SCENE II.

ROUGER, GRAND FRANÇAYE.

ROUGER *entre chez grand Françaye et le trouve qui met les choux au pot.*

A vou Compere, à vou, et quemen ve portéve,

Grand Françaye veux se lever de dessus son siege, et Rouger luy dit

Ne hobbé (1), ne hobbé? areteve, areteve.

(1) *Hobber :* bouger, remuer. Mot poitevin employé dans le même sens qu'ici, par Blanchet *(Farce de Pathelin.)*, par Villon et Rabelais.

Bouté, bouté trojous, ne faut pongs entre nou
Tant de sarimonie, bouté bouté vouu chou.

GRAND FRANÇAYE.

Qu'ée tou don qui ve mene.

ROUGER.

Ho! ou née paa grand chouse,
Mon neveu ser venu ve parlé, mais y nouse,
Et y m'a envoyey pour ve dire en in mot
Si je vedrié beu baillé vetre Margot,
Depée bocot long il ayme vetre Fille,
Il ée prouu bou n'enfant et de boune famille,
Il a du ben étot.

GRAND FRANÇAYE.

J'en ay oy parlé,
Et s'il ée boun'enfant, jou veux prou ly baillé,
Disé ly que jou veux, et qui me veigne vooye,

ROUGER.

Oben je ly direy, aguieu je m'y en vooye.
Mais quand y vendra-ty. *retournant sur ses pas.*

GRAND FEANÇAYE.

Quand y vedra n'importe.

ROUGER.

O ben c'ée prou cée prou, à guieu.

GRAND FRANÇAYE.

Fremé la porte.

SCENE III.

COLAS, GRAND FRANÇAYE, PERRINE, MARGOT, RAGOT, JEAN, MARTIN, ROUGER.

COLAS.

Maitre Françaye bon jour, quement ve z'en va tou
Et quement ve porteve.

GRAND FRANÇAYE.

In pooy prou ben, et vou.

COLAS.

Je me porte à ravy tot à vetre service.

GRAND FRANÇAYE.

Que jeté venu grand du dépée la nourice.

COLAS.

Ve zou voyé, ardé j'ay cru de bocot,

GRAND FRANÇAYE.

Ou lée ben vray ma fooy.

COLAS

Ou ée don vêtre Margot.

GRAND FRANÇAYE.

Vrament je ne sé paa yoù c'ée qu'alle ée t'allée,
Sa Mere tot contant aux champs l'a-t'envoyée,
Bouteve-va don là; quité vetre manteau,
Et je boüeron in cop de nêtre vin nouveau,
A revendra ben touë et ne mettra paa guiere,
Pet'estre ée t'alle-allée cuilly de la Fougere,
Pour baillé à nouë Bœux avec du Fourage,
L'an fait coume l'an pet, et pée paa d'avantage,

COLAS.

Han, que j'été heureux d'avoye icalle Fille,
A n'a pongs sa paraille aux champs ny à la Ville,
Et je vedraye morguie que jou velissiez ben,
Me la baillė, ma fooye cent francs ne tene à ren,
Et je ve l'abilleraye dėe piez jusqu'à la teste,
To fin dret quem allė au puu beau jour de Feste,
Voyez si j'ou velė, je ve ven vooye esprės.
Pre ve la demandė, je voiron pėe aprės,
Sa que je fron treto, et mon Pere et ma Mère,
De tot nėtre drigay (1) feron in Invantere.

GRAND FRANÇAYE.

J'ou veux ben prou pour mooy, vecy veny Margot,
Ou faut l'y demandė s'alle ou veut ben etot.

GRAND FRANÇAYE *appelle Margot.*

Ven t'en iqui Margot.

MARGOT *entre.*

Mon Pere que velève.

COLAS.

Et à vou don Margot, et quement ve portève,
Quement vez'an va tou.

MARGOT.

Prou ben pour ve servy.

COLAS.

O que j'avė d'esprit! je parlė à ravy.

GRAND FRANÇAYE.

Dame aga quian Margot ne fay pongs la sucrėe,

---

(1) Mobilier, avoir.

Ou ne tendra qu'à tay dêtre la Mariée,
Vela in Serviteur qui te ven demandé.

MARGOT.

Mon Pere je veux prou to sa que je vedré.

GRAND FRANÇAYE.

Oben ou lée don fait, faut ou dire à ta Mère
Je passeron le Conterat, faut avooy in Notère,
Qu'en diseve Colas, n'ée tou paa ben ensin.

COLAS.

J'avé boune raison.

GRAND FRANÇAYE *à Margot.*

Va don tiré du vin,
Pren icou grand pichey, tire d'icou Bussar,
Qu'ée dare le preseoy to dessuu icou mar (1),
Va don vîte Margot, vecy veny Perrine,
Apporte le potin qui ten pinte et chopine,
Je boüeron ben in cop toujoué en attendant,
Fricassé nou deux œux Perrine vitement,
Que je nou depêchion pour allé à la Ville,
Je velon y mené quanté nou nêtre Fille,
Vela son Serviteur qui vendra quanté mooy,
Je passeron le Contrat, ou veleve.

PERRINE.

He ma fooy!
Et pourquoy non ardé? pée que jou velé ben,
Je laisse faire à veu, je ne ve z'en d'y rén.

GRAND FRANÇAYE.

Pourquay n'en sonné mot, n'éteve paa sa Mere,

---

(1) Marc de raisin.

PERRINE.

Et ben pour sa, et vou n'èteve paa son Pere?

GRAND FRANÇAYE.

Pet'être je lou sey.

PERRINE.

Tredame pourquoy non?
Nou serieve Françaye.

GRAND FRANÇAYE.

Encore ne set-on
L'an counaye ben torjous qui pet-être la Mere,
Mais le Pere ma fooye ne se counaye guiere,

PERRINE.

Taisé taiseve-va, ve radoté vrament;
Qui vid jamais ensin faire in paray ramant (1),
Ordé y ne set paa si Marget ée sa Fille,
Qu'ée tou qu'on sera don le Curey de saint Gille?
Et quand ou seret vray, ou nou faudret paa dire,

COLAS.

Ho to ça qu'il en dit ou née que pour rire.

GRAND FRANÇAYE.

Bevon bevon in cop, attendé in petit,

Appercevant Rouger et Martin qui viennent vers luy.

Qui sont to coux gens là qui s'en venent iquit?

COLAS *parlant bas.*

Cée morguiene Martin, y cherche ma Metresse,
O! parguié je t'en eray, te vela ben en presse,

---

(1) Rabâchage (voyez la note sur le mot *ramants*).

Tu l'aras c'ée pourtay visage de travers,
O! tu n'as qu'à guetè, tu auras dée chians vers

ROUGER *abordant grand Françaye.*

Vela nétre neveu de qui je ve parlaye,
In d'iquets jours, ardè le voyeve Françaye,
Il étoit venu voye si de vetre parolle,
Je ve souvené ben, sans tant de faribolle,
Et si j'avé dessein comme j'avé promis,
De baillé vetre fille à in de vos amis,
Dame ardé le vela tot en vetre presence,
Qui n'aten puu que ça pour allé à la dance,
Quay ou velve don ou nou veleve pas?

GRAND FRANÇAYE.

Quay? ma fiille ma fooye ée promise à Colas,
Et que veneve iquy me renmanché tredame,
Je la doune à Colas, y l'ara pour sa fame.

ROUGER.

Coume guiéble cè t'ou don que j'ou velé entendre.

GRAND FRANÇAYE.

Dame j'entend ensin qui sera netre Gendre.

ROUGER.

Et je m'avé promis que seret pour Martin.

GRAND FRANÇAYE.

Javé mangé dée choux je cray dé-za matin,
Parguiè ve revève tot icalle journée.

ROUGER.

J'y ney seulement paa mangey de la pourée,
Ve z'été ma fooy fou puu que je ne pensaye,
Cée vou qui radotè mon pouvre grand Françaye.

Quand je ve racontry en venant de la Ville,
Me promiteve paa de baillé vetre fille
A mon neveu Martin.

GRAND FRANÇAYE.

Parguiene non ma fooy,
Jamais je n'ou ay dit.

ROUGER.

Je ve mocqué de mooy.
Quay! quand je vings chez vou ve ne m'ou dites pas

GRAND FRANÇAYE.

Oüy beu, mes j'entendaye que c'ètet pour Colas,
Et je pensaye ma fooye que je venié chez nou,

Montrant du doigt Colas et Martin.

Me parlé d'icou là et non paa pour icou,
Ardé ramené ben en vou vetre memoüere,
Me diteve son nom.

MARTIN.

Ho vela belle Istoüere,
Me vela ben ma fooy chaquin ne s'entend pas,
L'in parle de Martin, et l'autre entend Colas,
Ils ont pris too lée deux pour baillé calle Fille;
L'in Gautié pour Robert, l'autre Jean pour Garguille,
Ou lée parguié bon là, vela d'in beau menage,
Que devendrayge don dan icou ravodage,
Me vela don enfin pliantey, et pourquay faire,
Ma fooy pour reverdy, guièble c'èe de l'affaire,
Je sey aussi chançeux que le chian à Triquet (1),
Qui allit dans le booye y pliantè le piquet,

(1) Nous n'avons pu trouver l'origine ni l'explication de ce dicton.

J'en ten, ma fooye j'en ten : l'an m'en baille de belles,
Me vela don abas le cu entre deux celles,
Je n'arape don ren la muraille ée tro haute.

GRAND FRANÇAYE.

Accouté don Martin, ou née paa de ma faute,
Si j'ou avaye ben su quand vetre Onchle venit,
Ou n'yret paa ensin, et je ly araye dit,
Que ma Fille déja avet été promise,

MARTIN.

Nou vela ben ma fooy j'en tenon grand chemise (1),

GRAND FRANÇAYE.

Dame ardé crayé z'ou ou nou crayé pas
Je ne pé paa la baillé à d'autre qu'à Colas,
Je venon d'aresté too deu le Mariage,
Je lée z'allon bouté to contant en menage,

COLAS.

En ve remerciant dont ardé netre beau Pere,
J'enmene ma Margot, aguieu éto ma Mere,

A Margot.

Alloune z'an ardé Margot ma pouvre enfant,
Alion lot dret chez nou, he ! je ve z'ayme tant,
Morguié veneve z'an laisson lée treto dire,
Amuson ne puu toüe à dancé et à rire.

GRAND FRANÇAYE.

O ben allé teo deux vivé ensemblement,
Coume ou faut et en paix, torjouë doucement,

---

(1) Expression dont j'ignore le sens.

To qu'em ve pourré , enfin acquemodeve ,
Allė don de par guieu.

ROUGER *à Murtin*

Et ben ou entendeve.

MARTIN.

O ben je prie à guieu pour son aguilauneu (1) ,
Que sa Fame ly baille in panage de Bœu ,
Qui n'échappe jamais qui ne set touë ou tar ,
De to ceux du Pouie le puu ferme Cornar.

---

(1) Pour son aguilanneu : *pour ses étrennes.*

FINIS.

BORDEAUX. Imprimerie de TH. LAFARGUE Libraire.